LETTRE

DE

MONSIEUR

LAVAL,

CI-DEVANT MINISTRE

A CONDE-SUR-NOIREAU,

A SES ANCIENS CO-RELIGIONAIRES.



Reimprime pour la seconde fois
sur l'Edition de PARIS, 1823

A Saint Philippe

Chez Joseph Hebert, *Imprimeur*,

1824

Le prompt Débit de la premiere Edition, donnée il y a deux mois, engage l'Imprimeur à donner cette seconde Edition.

LETTRE DE M. LAVAL,

CI-DEVANT MINISTRE

A CONDE-SUR-NOIREAU.

CELUI qui vous écrit, mes Frères, élevé comme vous dans le sein du Protestantisme, et chargé durant plusieurs années de vous l'enseigner, y a cherché vainement ce repos de la conscience, qu'on ne sauroit trouver hors de la voie du salut. Convaincu que l'indifférence pour la vraie Foi n'est au fond que le mépris de Dieu même, il ne pouvoit être en paix, tant qu'il n'étoit pas certain de la posséder; mais plus il sentoit vivement le besoin de la connoître, plus il étoit désolé de ne trouver dans le Protestantisme que des incertitudes sans fin. Il interrogeoit sa raison, et sa raison, abandonnée à elle-même, erroit de doutes en doutes: il interrogeoit la Bible, et ce divin Livre ne

pouvoit non plus fixer sa foi, puisque sa raison, foible et incertaine, en étoit pour lui l'unique interprète. Si, gémissant de ne point trouver dans son propre jugement une régle certaine de Foi, il la cherchoit au dehors, le Protestantisme ne lui répondoit de toutes parts que par une effroyable confusion d'opinions contradictoires, qui le replongeoit dans des incertitudes plus profondes : il l'avoit observé en France, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre; et partout il avoit vu les Protestans, et surtout les Ministres, flottant *à tout vent de doctrine*, sans pouvoir se fixer à quelque chose, ne s'accordant sur rien, si ce n'est à douter. Telle étoit la position cruelle à laquelle le Protestantisme le condamnoit : en lui-même il ne trouvoit qu'incertitudes, au dehors qu'incertitudes plus grandes encore.

Il est facile de concevoir tout ce qu'un cœur chrétien doit éprouver de souffrances, lorsqu'aspirant à la connoissance de la vérité avec toute l'ar-

leur qu'un si grand intérêt doit inspirer, il se sent retenu, malgré tous ses efforts, dans des ténèbres désespérantes. Combien de fois je me sentois porté à demander à Dieu qu'il me fît connoître sa vérité, ou qu'il m'otât le désir de la connoître. Ce désir, qu'il avoit mis dans mon cœur, n'y étoit-il donc que pour mon tourment? Devois-je l'arracher de mon âme? Devois-je, renonçant à la vérité, me réfugier loin d'elle, loin de Dieu, dans une stupide insouciance? Tel étoit le terme fatal où m'entraînoient mes incertitudes, et, sans la grâce divine, je ne me serois délivré comme tant d'autres du tourment du doute, qu'en cherchant dans l'indifférence une affreuse paix. Grâces soient rendues à celui qui, fidèle à ceux qui le cherchent, n'a pas permis que je tombasse dans cet abyme. J'avois toujours eu en horreur cette indifférence aussi insensée que coupable. Il en est, je le sais, qui consentent à s'y endormir durant cette courte vie; mais je n'ai jamais pu

oublier comme eux le jour du réveil.

Ainsi également incapable de renoncer à la vérité, et de la trouver hors de l'Eglise, je me sentois entraîné par tout le poids de mes angoisses dans le sein de cette Mère commune de tous les Chrétiens, qui reçut de la bouche même du Sauveur les paroles de la vie éternelle, qu'elle a été chargée par lui (1) *d'enseigner à toutes les Nations, jusqu'à la consommation des siècles.* Quel étoit l'objet de mes vœux? Que cherchois-je? Condamné à des doutes irrémédiables pour avoir voulu, d'après le principe du Protestantisme, être moi-même l'auteur et l'arbitre de ma foi, je sentois la nécessité absolue d'une Autorité enseignante, pour déterminer la vraie foi. Cette autorité devoit exister quelque part, puisquelle est nécessaire. Je n'avois qu'à lever les yeux, et elle m'apparoissoit au milieu du Monde. Seule dans l'Univers, l'E-

---

(1) Evangile selon saint Matthieu, chapitre XXVIII, v. 19 et 20.

glise catholique réclame cette Autorité: seule elle l'a constamment exercée. C'est donc là seulement, me disois-je, que je retrouverai la foi, la paix, la vie: dépouillé de tous ces biens pour avoir cherché la vérité par l'orgueil de ma raison, comment hésiterois-je à rentrer par l'humilité dans la possession de ces mèmes biens, en soumettant mes vaines opiniôns à l'Autorité de l'Eglise éternelle. Au commencement de mes erreurs, cette soumission auroit coûté à ma confiance sans bornes en ma propre raison; mais j'en suis désormais désabusé par une expérience bien amère, et cette raison, honteuse d'elle-même, n'a plus la force de s'énorgueillir, après avoir acquis tant de preuves de son inpuissance. Senblable à l'Enfant prodigue, c'est l'excès de mes maux qui, brisant ma présomption, me ramène soumis à la maison paternelle.

Mais, ô misére du cœur de l'homme, aussi pauvre en bonne volonté que sa raison est pauvre en lumières! La vérité se montroit à mon esprit,

je ne pouvois la méconnoître, mais elle n'avoit pas encore subjugué ma volonté. J'éprouvois au dedans de moi un combat terrible, le combat de la conscience qui commande, et des intérêts humains qui retiennent. Des Amis que ma conversion alloit indisposer envers moi, ma Famille qu'elle privoit d'une partie de ses moyens d'existence, le dirai-je enfin, et pourquoi ne pas le dire? Cette misérable honte de rétracter ses erreurs, d'abandonner une secte dont on a été le soutien, balançoient dans mon âme l'empire de la vérité. Dieu le permettoit ainsi, pour me guérir de tout orgueil, en me révélant toute ma foiblesse: car cette lutte contre la vérité connue m'humilioit encore plus que ne l'avoient fait mes doutes et mes ténébres, et rien aussi ne me fit mieux comprendre combien il est facile de s'abuser soi-même sur les secrets motifs qui retiennent dans des sectes malheureuses, où rien ne satisfait la conscience. Je priai Dieu de fortifier ma volonté, comme il

avoit éclairé mon esprit, et il a eu pitié de moi. Touché de sa grâce, je lui ai dit: *Je veux*, Seigneur, et le sacrifice a été comsommé.

Depuis ce moment, mes Frères, j'ai enfin recouvré le seul bien que le Chrétien estime durant son passage sur la terre, la paix de la conscience. Si quelque chose peut la troubler en moi, c'est le regret d'avoir été pendant plusieurs années l'organe de l'erreur parmi vous. C'est pour réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, les suites de ce déplorable Ministère, que je me détermine à vous exposer dans cette lettre les motifs de mon retour à l'Eglise. Je vous l'adresse avec un sentiment de douleur et d'espérance: car, en me représentant avec amertume toutes ces âmes que j'ai entretenues dans l'égarement, j'ai aussi la confiance que ce petit Ecrit pourra n'être pas inutile à plusieurs, s'ils le lisent avec le désir sincère de connoître la vérité. Pourquoi refuseriez-vous de m'entendre? La voix du voyageur

détrompé, qui signale à ses amis la route de la mort et celle de la vie, ne leur seroit-elle importune que lorsqu'il s'agit de leur sort éternel ?

Oui, mes Frères, le Protestantisme n'est au fond qu'un véritable système d'incrédulité, reposant sur la même bâse que tous les autres systèmes d'erreur, et dont le développement complet seroit la destruction du Christianisme. Sous quelque face qu'on le considère, on est toujours ramené à cette terrible vérité : elle sort, pour ainsi dire, de tout son être ; elle est écrite dans toute son histoire.

Le principe fondamental du Protestantisme, c'est que la raison de chaque homme, interprétant l'Ecriture sainte, est son unique régle de foi. Le Protestant ne sauroit en avoir d'autre, puisque c'est sa raison seule qui détermine pour lui le sens de la Bible. Or, comme nul ne peut se croire infaillible, ni par conséquent être assuré que la foi qu'il s'est fai-

te ne renferme pas d'*erreur*, nul ne peut avoir une foi *certaine*.

Remarquez en effet qu'il seroit nécessaire que sa raison faillible eût une règle certaine, pour déterminer le sens de l'Ecriture. Or, dès qu'on établit la raison de chaque homme juge de la vérité, toutes les règles qu'on peut lui donner se réduisent à celle-ci : *Tout ce qui paroît clair à votre raison est vrai ;* mais qui ne voit qu'il s'agit précisément de savoir comment le Protestant s'assurera qu'il ne se fait pas illusion en prononçant, d'après sa seule raison, que tel dogme est clairement contenu dans l'Écriture sainte, et que tel autre n'y est pas renfermé. Prétendra-t-il qu'à cet égard toute illusion est impossible ? Alors qu'il se déclare nettement infaillible, mais tant qu'il n'en viendra point à cet excès de folie, il sera contraint d'avouer qu'il n'a pas la certitude de sa foi, puisqu'elle ne repose que sur sa seule raison, qui a besoin d'une règle, et que la règle

qu'on lui donne n'est que sa raison même, sujette à l'erreur.

De plus, les interprétations individuelles de l'Ecriture, étant nécessairement aussi diverses que les jugemens de chaque individu, il arrive que chaque Protestant a contre son interprétation particulière celle de tous les autres qui l'entendent autrement que lui. Or, de tant d'interprétations diverses, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Sur quel fondement chaque Protestant pourra-t-il assurer qu'il a eu le privilége de la rencontrer? L'explication de la Bible, que sa raison croit la véritable, ayant contre elle autant de probabilités qu'il y a d'explications contraires admises par d'autres raisons individuelles, à quel caractère incontestable, reconnoît-il la vérité de la sienne? Il a, dit-il, examiné les passages de la Bible; il les a comparés, éclaircis les uns par les autres, soit: mais chacun en dit autant: et a les mêmes raisons de croire à son examen. Plus il aura de confiance en l'examen

particulier, comme dans le seul moyen établi de Dieu pour connoître la vraie Religion, plus sa conviction particulière devra être ébranlée, en se voyant combattue par tant de convictions différentes, également fondées sur le seul moyen établi de Dieu pour discerner la Religion véritable. Ainsi, rejetant l'interprétation des autres, parce qu'elle est opposée à la sienne, et forcé de douter de la sienne, contredite par toutes les autres, il sera réduit à ne plus savoir ce qu'il doit croire, ni ce qu'il croit.

Enfin, si chaque Protestant n'avoit contre sa propre explication de la Bible que les autres explications de chaque Protestant, à la vérité il devroit rester dans le doute; cependant comme les interprétations des autres Protestants, reposant aussi bien que la sienne sur leur raison particulière, sont également incertaines, variables et opposées à d'autres, elles ne présentent aucune autorité à laquelle il soit raisonnable de céder. Mais le Protestant, en admettant sa raison in-

dividuelle comme Juge suprême de la Foi, déclare par cela seul qu'il se croit plus capable d'entendre le véritable sens de l'Ecriture que l'Eglise toute entière, et que son explication particulière doit prévaloir sur la tradition constante et universelle. En vain l'Eglise atteste contre lui la foi de tous les temps, il méprisera son témoignage, et, s'affermissant dans une effrayante confiance en ses propres pensées, il lui dira: *Tu t'es trompé ; c'est moi qui le dis.* Qu'est-ce que cela, je le demande, sinon l'orgueil, et, ce qui est plus déplorable, l'orgueil commandé comme la disposition nécessaire pour parvenir à la connoissance de la Religion des *humbles de cœur ?* Que tout Protestant s'interroge ici de bonne foi: forcé de fonder sa croyance sur le principe même qui produit toutes les erreurs dans le monde, cette bâse doit-elle paroître bien suffisante à un Chrétien? Et doit-il s'étonner après cela, lorsqu'il s'interroge sur la certitude de sa Foi, de ne trouver au fond de son

âme que les secrètes inquiétudes du doute, sur lesquelles il cherche vainement à s'étourdir? Non, il n'y a point de foi pour le Protestant : ce qu'il appelle sa Foi n'est qu'une opinion aussi vaine, aussi inconstante que ses autres opinions. La Religion, la Foi divine, n'est pour lui qu'une manière de voir, un systeme, et rien de plus. Il devra toujours craindre de s'être trompé; et il devra le craindre d'autant plus qu'il sera plus défiant de lui-même, qu'il sera plus humble, c'est-à-dire, plus chretien. Jamais il ne pourra prononcer avec une pleine assurance la première parole du fidèle : *Je crois*; et quoi qu'il fasse, le doute sera toujours le fond de son symbole.

Hélas! je ne l'ai que trop éprouvé moi-même en ne recueillant, pour prix d'un long examen et de pénibles recherches, que le sentiment de mon impuissance à me créer à moi-même une foi certaine. Lorsque, pour remplir le premier devoir du chrétien, je demandois à ma raison un acte de Foi, elle n'osoit répondre. Chaque

recherche nouvelle amenoit avec elle de nouvelles incertitudes. Ce que je croyois un jour, parce qu'il me sembloit le trouver clairement dans l'Ecriture, j'en doutois le lendemain, parce que je ne l'y voyois plus aussi clairement, et quelquefois je finissois par y trouver le dogme contraire. Souvent pressé par le besoin d'une croyance fixe, je me faisois un symbole; je le déclarois irrévocable: ce symbole éternel duroit à peine quelques jours, et ma raison recommençoit à errer d'opinion en opinion, sans rien trouver en elle-même de stable que sa propre instabilité. Comment rester dans cet état? Comment s'y complaire? Et si je dis que tout Protestant qui veut se rendre compte de sa Foi tombe nécessairement dans les mêmes perplexités, et que l'inconstance de ses opinions augmente en proportion de son instruction et de ses recherches, quelle conscience protestante me démentira?

Considéré sous un autre rapport, le principe du Protestantisme conduit

encore directement à la destruction de la foi. Sait-on ce qu'on fait lorsqu'on dit aux hommes : *Ne croyez que d'après votre examen particulier ?* C'est dire clairement à la plus grande partie des hommes : *Ne croyez rien.* En effet on ne sauroit disconvenir que la discussion des textes de l'Écriture ne soit au-dessus de la portée des ignorans, des hommes sans lettres, du Peuple en un mot, c'est-à-dire, de la plus grande partie du Genre humain. Les auteurs Protestans en ont fait souvent l'aveu, quelque terrible qu'il fût pour le Protestantisme ; mais, entraînés par le sens commun, ils sentoient qu'il seroit trop absurde de soutenir que le Peuple pût voir clair dans la discussion du sens de la Bible, sur lequel les Savans ne peuvent s'accorder ; et que celui qui ne sait pas lire, par exemple, pût déterminer le sens d'un livre. Or, si l'examen particulier est impraticable pour la plus grande partie des hommes, et que néanmoins il soit, suivant le principe des Protestans, le seul moyen de con-

noître la vraie Foi, il s'ensuit rigoureusement que la plus grande partie des hommes doit désesperer de la connoître. Voilà donc le terme fatal de cette doctrine si flatteuse d'abord pour l'orgueil, et bientôt si humiliante. On exalte la raison de chaque homme, pour l'établir en révolte contre l'autorité de l'Eglise; on lui dit: *Ne crains rien; affirme, nie, dogmatise à ton gré, tu te suffis à toi-même*; et voilà que, pour n'avoir voulu croire qu'en lui, il est condamné à ne rien croire. Aussi remarquez que si le Peuple, dans certaines contrées protestantes, conserve encore quelque Foi, ce n'est pas en vertu des principes de la Réforme, c'est au contraire en les repoussant dans la pratique; c'est que dans le fait il règle sa Foi sur l'enseignement des Pasteurs, parce qu'il sent très-bien que, s'il vouloit ne la former que d'après des discussions au-dessus de sa portée, il la perdroit à l'instant même. Mais si la Foi Chrétienne est impossible à la plupart des Chrétiens, le Christianisme

ne sauroit être la Religion véritable, qui, nécessaire à tous, doit être à la portée de tous. Ainsi, le Protestantisme prétend qu'il est le Christianisme véritable ; et, dans ses principes, le Christianisme ne seroit pas la vérité. Voilà sa dernière consequence, et tout Protestant qui ne la tire pas ne s'entend pas lui-même.

En se bornant à ces considérations si simples et si décisives, on ne comprendroit encore que d'une manière incomplète comment le Protestantisme, par son effet nécessaire, opère la destruction du Christianisme. Le Genre humain a toujours cru que la Religion véritable ne peut pas être une pensée individuelle, mais qu'il devoit exister une société où elle fut extérieurement professée; et l'existence de cette société, dépositaire de la vraie Foi, est devenue plus manifeste depuis que Jésus-Christ a déclaré solemnellement qu'il établissoit sur la terre son Eglise (1), c'est-à-dire une

(1) Tu es Pierre, et sur cette Pierre je fon-

société spirituelle, Une, Perpétuelle, Universelle, Sainte, fondée sur la profession publique de la Foi chrétienne. Il est visible que la Société spirituelle, ou l'Eglise, ne peut ni éxister ni être conçue sans un symbole de Foi ; car comment l'Eglise pourroit-elle professer la Foi, si elle n'étoit exprimée ? Or, dès que l'on donne à chaque individu le droit de former lui-même sa croyance d après sa propre interprétation de la Bible, qui ne voit qu'un Symbole est la chose la plus rigoureusement impossible qu'on puisse imaginer ? Un Symbole renferme ce qu'il est nécessaire de croire; or, comment déterminer ce qui est nécessaire, lorsque chaque individu a droit de choisir lui-même ce qu'il doit admettre ou rejeter : reconnoître ce droit, n'est-ce pas déclarer formellement qu'on ne reconnoît

---

derai mon Eglise, & les portes de l'Enfer (c'est-à-dire les erreurs & les crimes) ne prévaudront point contre elle. *St. Matthieu, chap. XVI, v.* 18. Et St. Paul appelle l'Eglise la Colonne de la Vérité. *I*[re] *Epître à Timothée, chap. III, v.* 15.

aucun dogme dont la Foi soit nécessaire? La raison de tout homme étant naturellement indépendante de la raison de tout autre homme, nul ne peut faire à autrui une obligation de croire ce qu'il croit lui-même d'après sa seule raison: ils peuvent avoir chacun des opinions purement individuelles; mais jamais il n'en sortira une règle de Foi à laquelle ils soient tenus de se soumettre. Vous apercevez tel dogme dans la Bible, & vous le croyez d'après votre raison, mais si ma raison ne l'y aperçoit pas, ou y aperçoit le contraire, je dois le rejeter en vertu du même principe qui vous le fait admettre. Ainsi, le Luthérien admet la Présence Réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, parce que sa raison découvre ce dogme dans la Bible; mais la raison du Calviniste, qui n'est pas obligée de céder à la sienne, ne l'y découvrant pas, il ne peut exiger de lui cette croyance, ni prononcer qu'elle est nécessaire. Ainsi encore, la raison du Luthérien et du Calviniste est convaincue que la Divinité de Jé-

sus-Christ est très-clairement exprimée dans la Bible; mais comme le Socinien, interprétant également l'Ecriture sainte d'après sa raison, croit y trouver le fondement d'une opinion contraire, non-seulement ils ne peuvent affirmer que la Foi à la Divinité de Jésus-Christ soit nécessaire, mais ils doivent reconnoître qu'en vertu du principe commun des Protestants, le Socinien doit la rejeter. Parcourez toutes les vérités révélées, il en sera de même pour toutes: on n'en trouvera pas une seule dont on puisse affirmer, dans les principes de la réforme, qu'il est nécessaire de la croire pour être chrétien. (1)

Interrogez en effet le Protestantisme, pressez-le de vous indiquer les vérités dont la Foi est nécessaire au

(1) Durant le cours de mes incertitudes j'avois réuni chez moi plusieurs Ministres Protestans qui partoient pour les Colonies anglaises. Nous voulûmes convenir d'un Symbole, jamais nous ne pûmes tomber d'accord. La même chose arrive dans toutes réunions de Ministres où l'on discute librement.

Chrétien, il ne peut répondre. Les confessions de Foi des Eglises Protestantes, d'ailleurs si opposées, ne déclarent, ne peuvent déclarer qu'une chose, c'est que leurs Auteurs, partant du principe de l'interprétation particulière, ont reconnu dans l'Ecriture certains points, et rejeté certains autres: elles représentent leurs opinions individuelles, et rien de plus. La réforme l'avoue elle-même, et depuis long-temps elle a fait justice de ces vains simulacres de Symbole. Demandez aux membres de la communion Protestante, qui s'intitule encore *De la confession d'Ausbourg*, s'ils se croient obligés de professer tous les articles qu'elle renferme, cette question les fera sourire. Ne sait-on pas ce qu'on pense, dans la Ville même de Calvin, des confessions de Foi calvinistes? Ne sait-on pas aussi que c'est une maxime reçue parmi le Clergé anglican, qu'on peut signer les formules de Foi sans y acquiescer interieurement, et qu'en vertu de cet-

te étrange maxime, (1) ses membres jurent sans hésiter de soutenir tous les articles de la Foi anglicane, quelles que soient leurs opinions sur la doctrine qui s'y trouve exprimée? Le Protestantisme sent si bien son impuissance à établir la Foi, qu'il déclare hardiment, avec un Evèque anglican: *Que le Protestantisme consiste à croire tout ce qu'on veut, et à professer tout ce qu'on croit.* La réforme entend ce langage sans surprise; elle ne réclame point, parce qu'elle sait bien qu'il ne fait qu'exprimer la doctrine qui a prévalu chez les Protestans: forcée enfin de reconnoître qu'elle ne sauroit indiquer ce qu'il est nécessaire de croire pour être Chrétien, elle finit, en désespoir de cause,

(1) Le Protestantisme voit sans surprise ce scandale, un des plus grands qui aient été donnés au Monde chrétien. Quel est l'acte le plus auguste de l'homme? Le Serment. Quel est l'objet le plus auguste du Serment? La Foi. On ne sauroit donc rien concevoir de plus sacré que cette parole de l'homme, attestant par le nom de Dieu sa foi en la parole de Dieu. Non, ce n'est plus pour eux qu'une formalité.

par soutenir qu'il est inutile de le savoir. Elle dit aux Peuples en leur présentant la Bible : « La Verité est « contenu dans ce Livre ; mais qu'est-« ce que la Vérité, qu'est-ce que le « Christianisme ? Je l'ignore. Croy-« ez-vous à la Trinité, à la Divini-« té de Jésus-Christ, aux peines éter-« nelles ? Vous étes chrétien. N'en « croyez-vous rien ? Vous ètes chré-« tien encore. Quelles que soient vos « opinions personnelles, dès que vous « prétendez les trouver dans la Bi-« ble, cela suffit. Qui oseroit déter-« miner ce qu'il est nécessaire de « croire ? L'Eglise catholique le fait, « et l'a fait de tous les temps, et « c'est pour cela que nous la repous-« sons : mais pour nous, dont la Re-« ligion *consiste à croire tout ce que* « *l'on veut*, nous ne pourrions le faire « sans condamner nos propres maxi-« mes. J'avoue qu'il peut paroître « surprenant que Dieu ait parlé aux « hommes sans que les hommes puis-« sent savoir ce qu'il a dit ; mais « puisqu'il ne sauroit en ètre autre-

« ment, sans que le Protestantisme
« soit faux, il faut croire qu'il en
« est ainsi. Demeurez donc tranquil-
« les dans cette incertitude, et soy-
« ez certains qu'on peut être bon
« chrétien sans savoir ce qu'il est né-
« cessaire de croire pour être chré-
« tien. »

Pour moi, mes Frères, j'ai compris à ce langage, que pour être chrétien, il falloit cesser d'être Protestant.

En détruisant la Foi, le principe du Protestantisme détruit aussi la morale, dont la Foi est la base nécessaire. Tout devoir suppose dans l'esprit la croyance d'une verité qui le détermine, le Protestantisme, permettant toutes les croyances, permet par là *toutes les morales.* Il ne peut établir de morale certaine, parce que la raison de chaque individu en est l'unique Juge; point de morale commune, parce qu'elle doit être aussi diverse que les opinions de chaque homme; point de morale fixe, puisqu'elle doit suivre toutes les variations des opinions individuelles; point de mora-

le reconnue comme obligatoire pour tous, puisque, la raison de chaque homme étant indépendante de la raison de tout autre sur la morale comme sur les dogmes, nul ne peut obliger autrui à recevoir la morale qu'il adopte pour lui, pas plus qu'il ne peut lui faire une obligation d'admettre les dogmes, les opinions qu'il admet lui-même.

Ainsi, qu'un homme soutienne par exemple que les bonnes œuvres sont inutiles au salut, et que l'homme, une fois justifié devant Dieu, est sûr d'être sauvé, quelques crimes qu'il commette ensuite, un Protestant, malgré l'horreur que doit lui inspirer une semblable Doctrine, qui détruit la morale par sa base, ne sauroit condamner celui qui la professe, puisque celui-ci, en adoptant cette Doctrine, que sa raison croit trouver dans la Bible, ne fait qu'user du droit de l'interprétation particulière, reconnu par les Protestans; et de fait, ces abominables maximes ont été formellement soutenues par les deux Chefs

du Protestantisme, (1) qui les établissoient comme le fondement de leur morale, et prétendoient les lire très-clairement dans la Bible. Partant du même principe, les Anabaptistes soutenoient que, pour exécuter les ordres du Ciel, ils devoient mettre à mort les impies, confisquer leurs biens, établir un nouveau monde, (2) et d'autres horreurs qu'il seroit trop long de rapporter. Les autres sectes Protestantes se soulevoient contre cette doctrine; mais, comme elle reposoit également sur le principe commun de l'interprétation particulière, elles étoient obligées de tolérer cette morale, pour qu'on tolérât aussi la

---

(1) Luther établit dans ses ouvrages que les bonnes œuvres sont inutiles et même *nuisibles* au salut. En niant le libre arbitre, il fait de l'homme une machine incapable de vertu & de crime. Calvin enseignoit que l'homme, une fois justifié, étoit assuré de son salut, quand même il se seroit livré ensuite à tous les désordres. Jamais maxime ne mit plus à l'aise toutes les passions.

(2) Sleidan, *de Stat. Rel. et Reip. comment.*, *livre III*, *pag.* 45.

leur. Le meurtre est-il un crime qui exclut de la vie éternelle? Oui, repondoient plusieurs sectes de la Réforme: Non, répondoient les Sociniens, à moins qu'on ne s'en soit fait une longue habitude. Qui sera juge entre eux? La raison? Mais chacun invoque la sienne: la Bible? Mais chacun l'interprète à sa manière La morale des Sociniens devoit donc être admise à la commune tolérance. Qu'il se présente un fanatique qui, la Bible à la main, soutienne, comme le fondateur des Familistes, (1) *Qu'il est bon de persévérer dans le péché, afin que la grace puisse abonder*; comme les Antinomiens, (2) *Que l'adultère, l'inceste et le meurtre rendent plus saints sur la terre et plus joyeux dans le Ciel*; qu'il soutienne en un

(1) Les *Familistes* sont une secte protestante fondée en Angleterre par un dissiple de David, Georges. Voyez *Mosheim. Ecclesiast. Hist. vol. IV*, *pag.* 484.

(2) Les *Antinomiens* sont une secte des Méthodistes, qui sont eux-mêmes une secte protestante répandue en Angleterre.

mot tout ce qu'il voudra, il en sera de même. Il n'est aucun point de la morale chrétienne dont le Protestantisme puisse affirmer qu'il est nécessaire d'y soumettre sa conduite, par la raison qu'il n'est aucun Dogme dont il puisse affirmer qu'il est nécessaire de le croire, ou d'y soumettre sa raison; et, de même que son Symbole peut se réduire à ce seul article : " *Je crois tout ce qui me paroît vrai* ", son code de morale peut se réduire à celui-ci : " *Je dois pratiquer tout ce qui me paroît bon ;* " formule de morale, dont tout homme, quelles que fussent ses passions, pourroit se contenter, comme il se contenteroit, quelles que fussent ses erreurs, de la formule de Foi qui y conrespond.

Après cela, comment parler du culte, et que peut-il être? Le culte est l'expresion de la Foi. Or, nul Symbole de Foi chez les Protestans; donc nul culte obligatoire. La Foi ayant varié et variant sans cesse parmi eux, le culte ne doit être lui-

même qu'un changement perpétuel; ou si la Foi changeant, le culte reste le même, ce n'est alors qu'un simulacre menteur d'une Foi qui n'est plus. Enfin, comme la Foi se réduit, dans le Protestantisme, à des opinions individuelles, quelque opposées qu'elles puissent être, le culte sera, par une contradiction monstrueuse, l'expression *commune* d'opinions *opposées*, ou bien il faudra établir autant de cultes qu'il peut monter d'opinions différentes dans l'esprit de chaque homme.

Aussi le Culte protestant présente de toutes parts les symtômes d'une dissolution prochaine. La prédication en forme la partie principale; mais aujourd'hui elle a perdu, aux yeux même des Protestans, tout caractère religieux. A l'origine, la Réforme supposoit avec confiance que l'Esprit-saint devoit assister d'un secours particulier ces Ministres dans l'explication de la Bible; mais depuis qu'elle a vu l'Esprit-saint leur enseigner successivement les dogmes les plus op-

posés, et enfin ne leur en enseigner aucun, ce respect religieux s'est évanoui, et le Ministre qui monte en chaire pour expliquer l'Evangile, n'est plus qu'un homme venant exposer sa *manière de voir* à d'autres hommes, qui ont le même droit d'avoir aussi la leur, précisément comme un Philosophe qui disserte devant des auditeurs, juges de ses systèmes. Le Protestantisme retient encore la Prière au nom de Jésus-Christ ; mais qu'est-elle depuis qu'on ne sait plus chez les Protestans si Jésus-Christ est Dieu, ou s'il n'est qu'un Homme, comme le pensent les Sociniens et les Mahométans ? Comment la Réforme ne voit-elle pas que, s'il est Dieu, c'est une impiété de ne pas l'adorer ; que, s'il ne l'est pas, l'adorer est une idolâtrie, et qu'ainsi, dans l'incertitude où elle est sur Jésus-Christ, son culte, placé dans cette alternative, épouvante la conscience ? Quand à la Cène, que les Protestans avoient toujours regardée comme la partie la plus sacrée de leur culte, un grand

scandale vient d'aprendre au Monde entier quelles idées ils s'en forment aujourd'hui. Lorsqu'à l'époque récente de la réunion des Luthériens et des Calvinistes, les Ministres ont annoncé qu'ils donneroient aux uns la réalité du Corps de Jésus-Christ, aux autres la figure, suivant la croyance de chacun, (1) qu'ont-ils fait dans leur aveuglement, sinon déclarer à la face de l'Univers que le Protestantisme ne sait plus que croire touchant la Cène, comme sur tout le reste; et que l'acte le plus auguste du culte chrétien n'est plus à ses yeux qu'une cérémonie quelconque,

(1) Les Ministres, en donnant la Communion, disoient à ceux qui venoient pour la recevoir: " *Croyez-vous recevoir le Corps de Jésus-Christ?* " " -*Oui*, répondoient les Luthériens. "—" *Recevez le Corps de Jésus-Christ.* " " *Croyez-vous recevoir la figure du Corps de Jésus-Christ?* " — " *Oui*, répondoient les Calvinistes. "—" *Recevez-en la figure.* " Les Protestans prétendent qu'ils célèbrent la Cène comme Jésus-Christ et les Apôtres l'on célébrée. Il resteroit à montrer que le Sauveur et ses premiers Diciples ont employé cette formule, et qu'ils ne savoient pas non plus ce qu'ils faisoient.

à laquelle on n'entend plus rien? Que dirai-je enfin du signe sacré du Baptême, aussi ancien, aussi universel que le Christianisme? Ce Sacrement, si solemnellement institué par Jésus-Christ, est regardé dans plusieurs contrées protestantes comme un rit inutile, et la Réforme, abandonnant avec indifférence le caractère distinctif du Chrétien, efface la dernière trace qui la distinguoit encore des Peuples infidèles. Faut-il s'étonner maintenant que tant de Protestans montrent une répugnance invincible pour ce culte, vide de foi, et dont le nom chrétien n'est plus aujourd'hui, il faut le dire, qu'une éclatante fausseté. Ce culte se soutient encore, de même que les formes d'un corps sans vie subsistent quelque temps après que l'âme s'est retirée; mais bientôt la putréfaction commence, et tout tombe en poussière.

Au fond, pour démontrer que le Protestantisme, pleinement développé, n'est autre chose que la destruction

du Christianisme, il n'étoit nullement nécessaire d'entrer dans toutes ces considérations: une seule peut suffire. Pour le Protestant, tout le Christianisme est fondé uniquement sur l'Ecriture inspirée de Dieu: il ne peut donc y avoir pour lui de Christianisme, qu'autant qu'il possède un moyen certain de reconnoître les Livres inspirés. Quel peut être ce moyen? Est-ce la Tradition des Eglises Protestantes? Non, car cette Tradition ne remonte qu'à trois ciécles. Est-ce la Tradition de l'Eglise Catholique? Non encore; car les Protestans rejettent plusieurs livres que l'Eglise Catholique reçoit comme divins. Ont-ils du moins pour les Livres de l'Ancien Testament la Tradition du peuple Juif? Nullement, puisque la réforme a retranché de la Bible plusieurs livres que les Juifs révéroient comme inspires. Il ne reste donc à chaque Protestant que sa seule raison qui prononcera sur cette question fondamentale, comme sur tout le reste; et, à moins de

la supposer infaillible dans sa décision, le fondement de sa Foi n'est qu'une incertitude. De plus, un Protestant doit rejeter ou admettre chaque livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, suivant que sa raison particulière, seul juge de l'inspiration, est convaincue ou non: les premiers Chefs du Protestantisme ont usé de ce droit, en retranchant plusieurs Livres de l'Ecriture sainte, et tout Protestant, en vertu du même droit, peut en retrancher d'autres; et, de même qu'il n'est aucun dogme que le Protestant ne puisse nier, sans cesser pour cela d'être chrétien dans les principes de la Réforme, il n'est aucun livre de la Bible dont il ne puisse nier la divinité, sans cesser également d'être chrétien, selon les mêmes principes. L'on devra tolérer toutes les dissidences sur l'autorité des monumens de la révélation, comme on est forcé de tolérer les dissidences sur la doctrine qu'ils renferment, puisque les unes et les autres sont également fondées sur cette indépen-

dance de chaque homme en matière de Foi, qui est la bâse du Protestantisme; et la Réforme, après avoir été contrainte d'avancer, qu'à la vérité elle ne sait pas en quoi consiste la vraie Foi, mais que du moins elle sait qu'elle est contenue dans la Bible, est forcée, lorsqu'on la poursuit dans son dernier retranchement, d'avouer enfin qu'elle ne sait plus ce que c'est que la Bible elle-même. Après cela, qu'on parle encore de Christianisme, qu'on en retienne toujours le nom, on conçoit ce reste de pudeur; mais la conscience universelle, qui ne s'en laisse pas imposer par un mot, ne prononce pas moins contre la Réforme ce terrible anathème:

IL N'Y A POINT DE CHRISTIANISME POUR TOI.

C'en est trop, vous pouvez maintenant juger le Protestantisme. Voici son histoire. Ses premiers Auteurs, se donnant à eux-mêmes leurs mission, annoncèrent qu'ils venoient de

leur propre autortié réformer l'Eglise : Aveugles, écoutez ce que vous avez fait. Dès qu'une fois, rejetant l'autorité catholique, vous eûtes proclamé l'indépendance de chaque homme en matière de foi, d'autres réformateurs s'élevèrent sous vos yeux mêmes, pour continuer votre ouvrage. Ils réformèrent votre enseignement, comme vous aviez réformé celui de l'Eglise. Vous aviez dit : *Nous rejetons tels Dogmes parce qu'ils choquent notre raison :* Ils ont dit : *Nous rejetons tels autres Dogmes, parce que notre raison ne peut les admettre.* Vous leur aviez demandé : *Qui êtes-vous ?* Ils vous ont demandé à leur tour : *Qui étiez-vous pour contredire l'Eglise ?* Et vous n'avez pu leur répondre. Effrayés de votre propre ouvrage à sa naissance même, vous en prévîtes dès lors les progrès lamentables, et vous découvrîtes avec épouvante dans l'avenir ces guerres interminables d'opinion, cette confusion immence de doctrines, cette destruction graduelle de la Foi, que

vous léguiez à la postérité. Hélas! vos pressentimens sinistres étoient loin d'égaler la réalité; vous n'avez pas vu tout ce que vous avez fait, mais vous avez fait tout ce que nous voyons. Vous étiez à peine descendus dans la tombe, que de nouvelles sectes, s'éveillant à la parole de révolte que vous aviez lancée dans le Monde, déchirérent les lambeaux de la Foi que vous aviez retenus, et détruisirent successivement tout le Symbole de la Religion. Toutes ces sectes, qui partoient du principe commun des Protestans, avoient un droit égal à la tolérance, il falut les tolérer toutes. On put tout soutenir, tout nier sans être exclu du Christianisme. Alors à l'agitation des sectes primitives a succédé une profonde indifférence, sommeil de mort, dans lequel la Réforme s'est ensevelie pour toujours. Elle à dit un éternel adieu à la vérité, et, désespérant de la connoître, elle l'a méprisée. Le venin de l'indifférence circuloit depuis long-temps dans son sein, lorsqu'en-

fin elle a élevé elle-même la voix, pour proclamer son Testamant de mort, en répudiant, dans le centre même du Protestantisme, la Divinité de Jésus-Christ, par un acte authentique : (1) et cette apostasie solemnelle, qui eût arraché à la Réforme un cri d'indignation, si elle eût été encore chrétienne, a été ratifiée par le scandale de son silence. Alors tout a été consommé pour elle ; l'œuvre du Protestantisme est parvenue à son terme, et il ne reste plus rien à réformer dans le Christianisme, lorsqu'on en est enfin venu à y réformer Dieu même.

Qu'ajouterai-je à ce témoignage de la Réforme, qui se réprouve elle-même ? Il en est un autre plus terrible peut-être, qu'il faut aussi vous faire connoître, car je ne dois rien vous dissimuler. Demandez à tous ces hommes qui travaillent sans cesse

---

On sait que le Consistoire de Genève a défendu aux Ministres de prêcher sur la Divinité de Jésus-Christ.

à détruire le Christianisme en Europe, demandez-leur s'ils ne regardent pas le Protestantisme comme le grand moyen qui a préparé et prépare encore chaque jour la Révolution qu'ils méditent. Dans les Pays où il règne, l'œuvre s'avance avec une effrayante rapidité, par l'effet même de l'enseignement Protestant, qui abolit formellement les dogmes Chrétiens, dans les contrées catholiques; leur dessein seroit de commencer par y introduire la Réforme; le moyen infaillible, selon eux, de rendre les Peuples incrédules, c'est de les faire d'abord Protestans. Ce ne sont point ici des vues particulières, un dessein secret, c'est un plan hautement avoué; interroges à cet égard, ils sont tous d'accord dans leur réponse. Et il ne faut point s'en étonner: ils savent, par l'histoire du Protestantisme, que, l'autorité catholique une fois rejetée, les esprits, abandonnés à eux-mêmes, se laissent emporter en tous sens; et que, bientot, au milieu de tant de variations et d'incertitudes, les

Peuples, sans règle certaine pour reconnoître la Vérité, finissent par se degoûter de toute croyance. La maxime fondamentale des Protestans, qui est de ne reconnoître aucune autorité en matière de Foi, étant identiquement la maxime fondamentale de la Philosophie, il leur suffit d'abord que le Protestantisme fasse triompher leur principe, assurés que le temps en développera toutes les conséquences. Voilà pourquoi ils lui témoignent un si grand intérêt : dans leurs ouvrages, même les plus impies, ils aiment à faire son éloge presque avec autant de complaisance que celui de la Philosophie elle-même; ils cherchent, de mille manières, à faire germer chez les Peuples catholiques le desir de devenir Protestans; irrités, ils appellent la Réforme à leur secours, la saluent comme le Précurseur qui doit aplanir les voies à l'incrédulité, et lui pardonnant volontiers les restes de son Christianisme expirant, parce qu'ils sentent bien qu'au fond il sont d'accord

avec elle, ils réservent toute la fureur de leurs attaques pour l'Eglise catholique, qui, seule, repousse inéxorablement toutes leurs erreurs. Qui ne seroit consterné de cette alliance, de cette fraternité du Protestantisme et de l'incrédulité? Quel coup peut nous reveiller, si ce signe de mort ne nous émeut? Vous qui refusez de croire à l'Eglise catholique, qui vous dit: *Venez à moi, et je vous sauverai de l'incrédulité*, croyez du moins à l'incrédulité, qui vous crie: *Que le Protestantisme règne, et je réponds de mon triomphe.*

Qu'attendez-vous, mes Freres, pour sortir de ces sectes déplorables, qui se hâtent elles-mêmes de sortir du Christianisme? Avons-nous assez appris, par une expérience de trois siècles, ce que devient la Religion, lorsqu'on la livre en proie aux opinions de chaque homme? Manque-t-il aujourd'hui quelque chose à notre instruction? Sommes-nous descendus assez bas? Encore quelque temps, et le Protestantisme, perdant son

nom, se confondra complétement avec l'incrédulité. Il n'y a pour nous qu'un moyen de revenir à la Vérité, c'est de rentrer dans la voie d'où nous sommes sortis. Si le Christianisme périt nécessairement là où l'on établit chaque homme maître de son Christianisme, il ne peut subsister que là où chaque homme reconnoît pour règle de Foi l'autorité de l'Eglise: Cette autorité étant la condition nécessaire de l'existence de la Religion, s'y soustraire, c'est s'établir en révolte contre Dieu même, c'est vouloir être Chrétien malgré lui. Or, encore une fois, regardez autour de vous: cherchez dans le Monde cette autorité Une, Perpetuelle, Universelle; est-il difficile de la reconnoître? Votre conscience hésite-t-elle à en prononcer le Nom? Vous vient-il seulement dans la pensée de la chercher hors de l'Eglise Catholique? Dès qu'il ne s'agit plus que de trouver cette autorité nécessaire, il n'y a plus alors de discussion: incrédules & Protestans, tous s'accor-

dent à déclarer qu'elle est là, ou qu'elle n'est nulle part : il n'y a sur ce point qu'une voix dans le monde. Qui ne sait en effet que l'Église Catholique seule est en possession, depuis l'origine du Christianisme, d'enseigner la Foi par voie d'autorité, et que la règle de Foi Catholique a toujours été la Tradition universelle et perpétuelle de l'Eglise, à la quelle tout fidèle soumet son jugement ? Qui ne sait que, par sa constitution même, l'Eglise Catholique a repoussé constamment tous ceux qui substituoient leurs pensées particulières à la Tradition générale, et que ce nom même d'hérétiques, qu'elle a toujours donné aux Novateurs, signifie, dans la force du mot, des hommes qui veulent *choisir* eux-même leur Foi, au lieu de la recevoir avec soumission par l'enseignement de l'Eglise ? Antérieure à toutes les hérésies, son autorité n'a d'autres commencement que celui de la Religion elle-même. Toutes les Sectes ont la date de leur origine ; et le nom de leurs Fon-

dateurs, qu'elles sont obligées de porter, est l'ineffaçable caractère qui leur rappelle sans cesse qu'elles ne sont que des Sectes : l'Eglise Catholique étoit au commencement comme elle est aujourd'hui et dans tous les temps, et c'est d'elle que tous les Hérétiques ont reçu tout ce qu'ils ont conservé du Christianisme. Hors d'elle tout varie, parce que hors d'elle il n'y a que des opinions individuelles, tandis que son témoignage universel, perpétuellement transmis de siècle en siècle, conserve sans altération le dépôt de la Foi primitive, parce que sa maxime fondamentale est de *croire ce qui a été cru partout et toujours.* Hors d'elle on ne trouve qu'un chaos d'opinions opposées; elle seule possède un Symbole, le même dans tout l'Univers. Qui ne connoît à ces caractères l'Eglise de Dieu, et où trouvera-t-on sur la terre une autorité qui lui ressemble ?

Si nos Pères ont eu le malheur de sortir de son sein, instruits par la longue expérience de nos erreurs,

hâtons-nous d'y rentrer. La Réforme, qui a senti depuis long-temps que l'excès du mal finiroit enfin par ramener les esprits qu'elle égare à l'unité catholique, cherche à endormir leur conscience en leur répétant, comme une maxime sacrée, qu'on ne doit jamais changer de Religion, (1) & sur ce principe elle condamne tout retour à l'Eglise Catholique. Mais cette maxime n'est que la condamnation du Protestantisme lui-même. La seule Religion qui ait droit de dire: *Ne changez pas*, est celle qui n'a jamais changé; mais que fut le Protestantisme à son origine, si non un grand changement dans la Religion? (2) Qu'est-il dans toute son

(1) Si les Païens avoient adopté cette maxime, lors de la publication de l'Evangile, nous serions encore Idolâtres.

(2) Lorsque le Comte de Stolberg, célèbre écrivain d'Allemagne, se fut converti à la Religion catholiqne, un Prince Protestant lui dit: " Je n'aime pas ceux qui changent de Religion.—Et moi non plus, répondit M. de Stolberg; car si nos Ancètres n'en avoient pas changé, il y a trois siècles, je n'aurois pas été obligé d'en changer aujourd'hui. "

histoire, qu'une suite de changemens, où l'on voit les dogmes, les confessions de Foi, les sectes perpétuellement varier? Pourquoi le Protestantisme, qui change sans cesse, voudroit-il nous défendre de retourner à l'Eglise qui ne l'a jamais fait? Pourquoi demeurerions-nous obstinément attachés à toutes ses inconstances? Et rentrer dans l'Eglise, qu'est-ce autre chose que mettre fin pour soi à tous ces changemens, pour se reposer enfin dans l'antique Foi? C'est lui qui a voulu en changer; nous ne faisons qu'y revenir. Sans doute, si l'on quittoit une secte pour entrer dans une autre, ce seroit une chose bien vaine: Car toutes les sectes protestantes étant également dépourvues d'autorité, on retrouveroit dans toutes les mêmes incertitudes; mais sortir du Protestantisme pour rentrer dans l'Eglise Catholique, c'est passer des Variations à la Croiance invariable, des Divisions à l'Unité, de l'Erreur qui est d'hier à la Vérité qui est de tous

les temps, c'est passer du Doute à la Foi, c'est sortir de la Mort pour recouvrer la Vie.

J'ai enfin rempli, mes Frères, un devoir cher à mon cœur; rentré dans le port du salut, j'ai élevé pour vous y rappeller cette même voix, qui trop long-temps vous en avoit écartés. Il ne me reste plus qu'à prier notre Sauveur, de hâter par sa miséricorde le moment où nous nous embrasserons tous dans le sein de la Mère commune de tous les Chrétiens. Déjà un heureux ébranlement se fait sentir à tout le Protestantisme; bien des préjugés sont dissipés, bien des consciences se remuent: ce mouvement croît de jour en jour; et, tandis que ceux qui s'obstinent à rester dans cette route de l'erreur la parcourent jusqu'au bout, et vont se perdre dans les rangs de l'impiété, les Protestants, sincèrement attachés à la Foi de Jésus-Christ, sont ramenés dans l'Eglise, qui seule peut la conserver, et redeviennent Catholiques pour rester

Chrétiens. Combien que leur conscience presse depuis long-temps peut-être? Combien qui ne réfléchissent jamais sur la Religion, sans éprouver de violentes inquiétudes? Combien qui gémissent intérieurement des motifs tout humains qui les retiennent, et qu'ils n'ont par le courage de surmonter? Ma volonté étoit plus foible encore, et c'est par la Prière que j'ai obtenu la force que demandoit mon sacrifice: qu'ils prient aussi, et ils auront le bonheur de l'obtenir. Dieu répand sa grâce sur les humbles; (1) il révèle, nous dit-il lui-même, sa *sagesse* à ceux qui sont petits à leurs propres yeux, et la *cache* à l'orgueil. Ce sont eux qui comprennent combien cette vie est peu de chose, et rien ne les arrête, quand il s'agit de l'Eternité.

LAVAL.

---

(1) Saint Jacques, chap. IV, *vers.* 6.

UN de mes Professeurs, M. Paul Latour, Pasteur de l'Eglise protestante des Bordes, Membre-président de l'Eglise consistorial de Mas-d'Asil, département de l'Arriège, a eu le bonheur de rentier, à peu près à la même époque que moi, dans le sein de l'Eglise. Je crois devoir mettre sous vos yeux sa touchante Rétractation :

" Je soussigné, Paul Latour, déclare à la face du Ciel et de la terre, qu'yant eu le malheur de naître de Parens protestans, j'ai professé jusqu'à ce jour la doctrine de Calvin : mais que m'étant appliqué, depuis plusieurs années, avec le secours des lumières et des grâces du Ciel, à approfondir la Doctrine de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, j'ai enfin reconnu que c'etoit la seule Eglise qui enseignât la vérité, qu'elle est le Vaisseau qui seul peut triompher du naufrage, et la Pierre contre laquelle viendront toujours se briser le mensonge et l'erreur.

" Cest pourquoi, dans la crainte d'ê-

tre surpris par la mort, avant d'avoir pu faire l'abjuration publique de mes erreurs, comme je le dois à Dieu et à son Eglise, encouragé d'ailleurs par l'édifiant exemple de mon digne et respectable exparoissien, M. Dambois de Larboux, fortifié par les sentimens et les motifs si éloquemment exprimés dans la lettre de M. Heller à sa famille, touché surtout de la grâce du Saint-Esprit, qui a triomphé enfin des difficultés et des obstacles que j'avois eu le malheur de lui opposer, j'ai cru devoir publier, sans nouveau délai, une Déclaration de mes sentimens, que j'ai rédigée, étant dans la plénitude de mes facultés intellectuelles et morales.

" Je déclare donc que j'embrasse de toute l'étendue de mon esprit et de mon cœur toute la Doctrine de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine; j'abjure à jamais les hérésiarques, dont les doctrines perverses ont semé sur toute la terre l'esprit de vertige, de révolte et d'anarchie. J'embrasse les vérités saintes de

cette Eglise infaillible, toujours pure et sans tache, que mes aïeux eurent le malheur d'abandonner. Je fais à Dieu l'aveu sincère de mes erreurs, et j'espère en trouver le pardon dans le sein de son ineffable miséricorde.

" J'invite et presse tous mes Parens, mes Amis et tous ceux qui sont dans l'erreur dans laquelle je ne les ai que trop entretenus, de suivre mon éxemple.

J'adresse avec tout respect la pré sente Declaration à Mgr. de Clermont-Tonnerre, Archevêque de Toulouse, en le supliant de vouloir bien m'admettre au plus tôt à faire mon adjuration solemnelle; j'espère de sa charité, de son zèle et de sa haute vertu, qu il voudra bien m'acorder incessamment cette grâce, et me faire entrer au plus tôt dans la Communion de cette Eglise, dans le sein de laquelle je veux vivre et mourir, comme le plus soumis de ses Enfans.

" Pour exprimer en un mot mes véritables sentimens, j'adhère et me

soumets d'esprit et de cœur aux décisions du saint concile de Trente, et je suis prêt à souscrire dans toute son étendue la Profession de Foi qu'il a lui-même dressée.

« Fait à Montagne, commune des Bordes, Canton du Mas-d'Asil (Arriége), le premier Septembre 1822.

« Paul LATOUR. »

LAUDETUR JESUS CHRISTUS,

AMEN.

FIN.

dé-
nte,
tou-
Foi

Bor-
pie-